

*Le langage
des Maux*

*Le langage
des Maux*

Ma vie en poésie

Marie Velysters

Recueil autobiographique

Copyright © 2020 – Marie Velysters

Tous droits réservés dans tous pays

ISBN : 979-10-359-2803-2

Dépôt légal : septembre 2020

Éditeur : Marie Velysters

Achevé d'imprimer en France

À tous ceux qui ont cherché à me nuire
À ceux qui ont abusé de leur autorité
À mon père qui n'aurait jamais voulu l'entendre
À ma mère qui n'aurait jamais voulu y croire
À mon amour qui a le droit de savoir
C'est ici ma vérité au grand jour
C'est ma vie révélée sous noble forme.

M.V

Préface

Même sous leurs plus beaux apparats littéraires, ces mots resteront les héritiers de mes maux.

À travers ce recueil de poèmes lyriques, j'ai, durant six années, procédé à mon auto thérapie.

Ces lignes, qui retracent mes expériences de la vie, sont autant le reflet de mon éducation, celle qui a forgé mon personnage d'aujourd'hui.

Un vécu qui pourrait quelques fois déranger, mais que j'ai dévoilé à travers rimes, personnifications et anaphores afin de donner une autre dimension aux mots.

Quel que soit ce qui a pu m'être dit ou fait, les souvenirs s'imposent en compagnons de route et cinquante années après, je me dois d'avancer.

Introduction

D'aucuns n'ont consenti, depuis l'aube des temps
Au profit de leurs droits, délaissant leurs devoirs,
Que pour hériter d'éloges de leurs enfants
Ils doivent léguer une part de leur histoire.
Provoquer la motivation, semer le bien,
Dévoiler son amour, accorder son crédit,
Procurer les atouts qui construisent demain,
Furent bannis à l'avantage du mépris.

Même s'il n'est aisé de transmettre un savoir
Certains, contournant la voie de la tolérance,
De leurs apprentis, ont annihilé l'espoir
À travers des préceptes emplis d'incohérences.

D'autres ont, par méchanceté ou folle inconscience
Sur le faible et sur l'innocent, osé l'abus.
Si pour blanchir l'honneur il faut de la patience
Alors ces faux vainqueurs un jour, seront vaincus.
Nombreux ceux qui dès l'aube ont sali ma personne.
Physiques ou morales, mes plaies demeurent encore
Et leur triste audition tantôt, en moi, résonne
Obstruant quelques fois l'accès à mes accords.

J'exprime ouvertement mes regrets, mes douleurs
Mais je n'attends plus rien de chacun des auteurs.
Et si cette vérité ne vous a pas plu,
Mes mots sont couchés, à bon entendeur, salut !

Chapitre 1



Souvenirs d'enfance

Souvenirs d'enfance



Préceptes peu moralistes	13
De la pensée subjective	15
Aveugle est l'amertume	16
Tolérance en transparence	17
Aux études citoyens	19
Désaccord majeur sur accord mineur	21
L'effort sans le réconfort	23
Qui aime peu châtie bien	25
Honni soit qui porte mépris	27
Rituels exotiques	28
Agapes dominicales	30
Trahisons et confessions	32
Sœurs et frère venus d'ailleurs	34
Mémorables mises en scène	37
Par la seule force des mots	39

Préceptes peu moralistes

Les accords de la vie partialement transmis
En mon esprit d'enfant, n'ont pas trouvé leur place
Mais bousculé ma jeunesse et son harmonie
Pour au fil du temps s'avérer inefficace.

Quand je parcours les abysses de ma mémoire
J'ai souvenir qu'à l'aube de mon plus jeune âge
On m'apprit qu'il existe des êtres à ne pas croire
Et ceux qui ne révèlent aucun heureux présage.

Ceux dont le mode de vie est juste à bannir
Ou dont la seule expression prête à dérision.
Certains à côtoyer et surtout d'autres à fuir
Sans valables raisons, sur simple décision.

À deux pas de chez nous étaient ces gens à fuir
En tout cas c'est ce qu'on nous avait mis en tête.
L'homme, la femme, qu'on pensait devoir punir
Parce que selon nous, ils n'étaient point honnêtes.

Les adultes affirmant qu'ils étaient quimboiseurs¹,
Les enfants pensaient exorciser ce quimbois².
On attendait que du déjeuner ce fût l'heure
Leur marmite installée sur le charbon de bois

Par delà la clôture qui nous séparait
Alors on s'approchait puis on la renversait.

La notion de beauté je l'attrapai au vol
Un tour d'horizon et je me fis mon idée.
Alors je l'appliquai dans la petite école
Sur ma camarade qui n'avait rien demandé.

1 Sorciers

2 Sorcellerie

Une insidieuse pichenette et me voilà
Jugeant un physique qui ne me plaisait pas
À infliger des sanctions par ici, par là
Sans mesurer l'ampleur de ce piteux faux pas.

Si seule une victime a subi mon affront
J'espère qu'aujourd'hui j'accède à son pardon.

S'enchaîna ensuite la notion de couleur
Si tant est qu'on se doit d'y porter attention
Marquant mon éducation comme une valeur
Qui dut s'imposer à certaines relations.

« Comment peux-tu embrasser un garçon si noir ? »
Me reprocha-t-on à la sortie du lycée.
Ce concept qui jadis demeurait accessoire
Dans ma philosophie, fut reconsidéré.

Tant de notions de base aux instincts ravageurs
Et tant d'autres encore mutilées, erronées
Pour la seule fierté de moralisateurs
Voulant tout bonnement, leur devoir, appliquer.

L'âme de ma jeunesse avait pourtant besoin,
De sa naïveté avoir pleine jouissance
De ne pas se soucier du moindre petit point
Qui pourrait estropier l'étape de l'enfance.

De la pensée subjective

Pour, autrefois, maîtriser l'art du bien parler
Nous nous cantonnions à l'usage du français.

Notre beau dialecte ne devait circuler
Sous peine d'engager notre propre procès.

La « langue des esclaves » n'était pas correcte
Et n'avait pas sa place dans notre famille.

L'on devait maintenir une âme vigilante
Pour ne laisser s'échapper la moindre brouille.

J'avais entendu dire, à l'époque du reste
De parents trop soucieux qu'on serve de modèle
Que le patois était pour gens de vie modeste
Et que dans le foyer il n'avait pas part belle.

Les défavorisés rejetés par défaut
Ont coiffé la couronne de l'incompétence
Celle de ne savoir s'exprimer comme il faut
En ne bénéficiant d'aucune diligence.

Hommes estimés futiles ou inintéressants
Manquant de savoir-vivre ou bien trop engagés
Affublés des critiques de nos bien-pensants
S'octroyant les qualités de pouvoir juger.

Gens de mauvaise presse à croire nos aînés
Qui ne méritaient point notre fréquentation
Honorés d'un surnom qui leur était dédié
Celui de Tchoupèpè³, à visée de sanction.

Aussi aujourd'hui je me demande parfois :
Étions-nous cet exemple qu'on nous laissait croire
Pour nous autoriser à penser de bon droit
Que les autres n'ont d'idées à faire valoir ?

Aveugle est l'amertume

Le privilège que nous offrent les repas
De pouvoir échanger les doutes traversés,
Demander des conseils, soumettre les tracas
Certaines de nos gênes, nous débarrasser,

À notre table, ce n'était qu'une illusion
Car nombreux soliloques paraient les dîners.
L'oreille d'une mère soumise aux tensions
Écoute simplement sans pouvoir apprécier.

À cela point de choix car il fallait se taire
Se taire et écouter un père disposé
À annoncer aux siens ce qu'il entendait faire
Auprès de collègues, tous autant méprisés.

Aversion justifiée aux dires de l'auteur
Qui avouait endurer des discriminations,
Procédés déloyaux de collaborateurs
Pour évincer le témoin de leur corruption.

Noyé dans sa souffrance, aveuglé par la haine
L'homme n'avait pas su apprécier la valeur
Du noyau familial pour évacuer ses peines
Écouter un avis pour freiner ses ardeurs

Puisqu'une fois entouré de femme et enfants
Faisait part de ses plans pour sauver son honneur.
Surtout ne pas montrer le moindre agacement
Il pouvait s'emporter et attrister les cœurs.

Les frêles esprits qui accordaient leur attention
Et n'osaient pas faire part de leurs émotions
Auraient aimé avoir une oreille attentive
Pour capturer les maux de leur vie affective.

Tolérance en transparence

Bien se tenir fut des repas, le leitmotiv
Mais alors estimant ni subir ni séduire
Déferlements de rots, flatulences jouissives
Du maître de maison qui aimait à en rire.

Si en revanche un simple écart on s'octroyait
Parti d'une pensée qui nous avait trahis
Un regard menaçant et l'homme s'imposait
Quelques mots bien placés et l'on avait compris.

Le savoir-vivre était, comme pure évidence
Valable pour les autres et surtout pas pour lui.
Celui qui fièrement, dictait les convenances
Les avait pour ses aises expédiées dans l'oubli,

Puis instamment exigé que tous les copains
Souhaitant s'allier, devaient montrer pattes blanches.
Tous ceux qui n'étaient de bonnes manières empreints
Se voyaient condamnés à réprimandes franches.

Si de notre logis ils voulaient profiter
Pendant quelques instants et jouir de bon temps
Il fallait fournir un curriculum vitae
Donner les antécédents de leurs ascendants.

Il était essentiel pour père protecteur
De connaître les relations de ses enfants
Afin de combattre un essaim perturbateur
En tout cas en était-il convaincu longtemps.

Étions-nous confrontés à tant de précautions
D'étroites surveillances et puis de confusions
Au titre d'un passé empli de frustrations ?
Ou du bien faire excluant toutes concessions ?

Mais si cette expérience est celle du passé
Elle a conditionné les lignes du futur.
Tout ce qui est vécu ne peut être effacé
Et me prie d'accepter de l'humain, la nature.

Aux études citoyens

Deux kilomètres à pied matin, midi et soir
Quelle que soit la saison on actait la bravade.
Des intimidations de voyous de trottoirs
Aux agressions physiques de nos camarades.

Au détour d'une voie sur le trajet d'école
Comme des parasites, inactifs permanents
Des vauriens proféraient d'indécentes paroles
Aux regards ingénus des fillettes passants.

Je priais chaque jour pour ne pas les croiser
Ces morts-vivants en charge de la société.

Puis à l'issue des cours, agressée me voici :
Avide de victimes, ce jeune quidam
Voulant à tout prix libérer sa frénésie
Dont il fallut si peu pour qu'elle virât au drame

Brandissant ses ciseaux, se dirigeant vers moi
Sans même réfléchir, avait trouvé sa proie.

Pour encore évoquer ce qui fut ma hantise :
Libérés de leur chaîne certes par mégarde
De hargneux quadrupèdes sujets de méprise
Aboyaient crocs sortis, échappant à leur garde.

Vers mon domicile n'osant pas avancer
Point d'alternative, il fallait les affronter.

Quant aux intempéries qui avaient libre cours
C'était chose courante à notre météo.
Pour ne pas s'enrhumer, cet amusant recours
Où l'on se retrouvait étoffé de journaux.

Nos mésaventures ne devaient empêcher
De garder tête haute et puis de bien bûcher.

Aux études l'apathie était à bannir
Car l'élève exemplaire engendrait la fierté.
Et l'on autorisait l'enseignante à sévir
Pour ne point ternir solide notoriété.

J'aurais préféré ne pas y croire parfois
Mais l'établissement refoulait une aigreur
D'enseignants assoiffés de nous user les doigts
Exhibant leur plaisir à provoquer nos peurs.

Nous craignons ces aînés qui semblaient tous de mère
Pour nous indisposer et eux se défouler.
Afin de nous acculer à la moindre brèche
Un accord parental suffisait à donner.

À fin de délaissier ce monde bien rebelle
Lissant mon univers d'un trait de narcissisme
Je me laissais croire que j'étais la plus belle
Et de ces effrontés, j'ignorais le cynisme.

En effet de ma mère, j'avais souvenir
Qu'elle paraît mes cheveux de longues anglaises
Déviant tous les regards, envieux à en frémir.
Il fallait bien trouver situation qui plaise !

Ainsi j'agrémentais mes journées orageuses
Par de piètres atouts ou quelques doux espoirs
Et en compensation, mon âme voyageuse
Évitait de la sorte de broyer du noir.

N'avoir pu m'épanouir dans la stabilité
Fut très dérangeant en tant que jeune apprenant.
Composer avec pression et promiscuité
J'ai dû le vivre jusqu'à mes vingt-et-un ans.